

Les besoins de l'enfant

Il nous est souvent arrivé, au cours de rencontres avec des personnes étrangères à notre mouvement (syndicalistes, parents d'élèves, chercheurs, inspecteurs, etc.), d'avoir des difficultés de communication aux moments où nous définissions notre travail comme une pédagogie fondée sur les besoins de l'enfant. Certains interlocuteurs nous ont même dit que les besoins spécifiques de l'enfant n'existent pas et que ses seuls besoins naissent de sa situation dans un contexte social.

C'est pourquoi nous avons essayé de préciser cette notion, au cours d'une journée de travail du groupe départemental, avec l'aide d'un docteur exerçant dans une ZUP de la région grenobloise et d'un psychologue scolaire.

Nous donnons ici des textes extraits d'un article de "La Revue de Pédiatrie" — 40 rue Paul Valéry 75116 Paris — que ce docteur nous avait apportée et des extraits de ce qu'il nous a dit : ces informations sont peut-être familières à beaucoup d'entre vous ; mais venant d'un médecin, elles peuvent avoir plus d'impact lorsque nous envisageons notre "Front de l'Enfance" et dans la défense de notre travail quotidien.

Voici donc les extraits de l'article cité : "Le Pédiatre et l'Ecole" (1) :

Ecole maternelle et cours préparatoire :

La concentration urbaine, restreignant l'espace vital, éloignant les enfants du contact avec la nature, crée un milieu où les stimulations sont de plus en plus insuffisantes, tandis qu'augmentent les interdits. Le travail de la femme crée souvent un problème supplémentaire qui diminue l'aptitude de l'environnement à satisfaire les besoins de l'enfant de 2 à 7 ans : besoin d'élargir sa vie sociale, de conquérir son indépendance, besoin de croissance intellectuelle, qui demandent des expériences stimulantes, un entraînement au langage, un éveil du goût de l'effort et de la découverte.

Or, même lorsque la mère de famille ne travaille pas au dehors, nos enfants mieux nourris et beaucoup mieux surveillés sur le *plan somatique* qu'autrefois, ne reçoivent pas de leurs familles assez d'attention pour leur éveil psycho-moteur et affectif, alors que leur développement intellectuel est sans doute plus précoce qu'autrefois. Ainsi, Ecoles maternelles et Jardins d'enfants apparaissent-ils comme des éléments essentiels de la formation de nos enfants et pas seulement des garderies commodes où on "occupe" agréablement les enfants pendant que les mères peuvent se consacrer à d'autres tâches.

Il nous semble que le premier rôle du pédiatre peut être de valoriser aux yeux des familles la fonction de ces écoles qui ne doivent pas être l'endroit où "on se débarrasse" de l'enfant, mais que celui-ci fréquente dans son intérêt.



Depuis, cette revue a publié un nouveau numéro consacré à l'école maternelle tout à fait remarquable. Nous conseillons aux groupes départementaux de se le procurer.

L'Ecole maternelle a été, jusqu'à ces dernières années, l'élément de pointe de notre système scolaire, pratiquement le seul domaine où des initiatives pédagogiques ont pu se donner libre cours. Or, aujourd'hui, l'encombrement croissant de ses classes est en train d'étouffer son développement. Comment une institutrice, si bien formée et si bien douée soit-elle, peut-elle mener valablement une classe de 40, voire même de 50 élèves ou plus ? Aussi le conseil du médecin pourra-t-il être parfois, à son grand regret, de déconseiller l'entrée dans telle ou telle école maternelle surpeuplée, et s'il n'existe pas d'autre solution, de conseiller de garder l'enfant à la maison.

Il serait indispensable que la voix des médecins se fasse entendre hors de leur cabinet de consultation et qu'elle se fasse entendre des autorités responsables pour les convaincre de l'importance de ces écoles, et pour qu'elles ne les considèrent plus comme de simples garderies. Or, nous retrouvons à tous les échelons de la scolarité des enfants de moins de 10 ans, cette confusion entre la fonction sociale (école-garderie) et la fonction éducative de l'école.

Il est donc indispensable que les médecins interviennent et qu'ils fassent pression sur les parents et les autorités scolaires pour que l'âge d'entrée au Cours préparatoire soit déterminé par le niveau de développement psycho-moteur de l'enfant et non par son âge chronologique.

Enfin, notre connaissance de l'enfant et de son milieu devrait nous permettre, mieux que quiconque, de détecter les troubles affectifs. Notre formation et nos habitudes ne nous ont pas amenés à nous intéresser suffisamment à ces problèmes, et la plupart d'entre nous ont un effort important à faire

(1) Publiés avec l'autorisation de la revue et du Docteur Guy Vermeil.

dans ce sens. Or, les difficultés affectives peuvent bloquer complètement et longtemps toute aptitude au travail scolaire chez l'enfant. Elles peuvent perturber profondément les résultats des tests de niveau, et c'est pourquoi l'interprétation de ces tests demande beaucoup d'expérience et doit tenir compte de tous les aspects de la vie familiale et sociale de l'enfant.

Ce bilan une fois établi, notre rôle de conseiller des familles devient fondamental pour leur faire comprendre que précocité et intelligence ne sont pas synonymes ; que vouloir gagner du temps, en poussant l'enfant trop vite dans les étapes de sa scolarité, finit par en faire perdre ; que l'apprentissage de la lecture ne peut se faire que lorsque l'enfant a acquis l'équipement psycho-moteur nécessaire ; pour leur faire renoncer à placer leur orgueil sur l'âge plus ou moins précoce d'apprentissage de la lecture, etc.

Mais la notion de quotient intellectuel ne doit pas être isolée de tout le contexte physique et psychologique. Notre examen du candidat écolier portera aussi sur son équipement sensoriel, sur son équipement moteur et sur son comportement psycho-affectif.

C'est à nous, en effet, qu'il appartient de détecter les troubles de la vision et de l'audition, si souvent méconnus par l'entourage.

C'est notre rôle de dépister les troubles moteurs, les maladresses, les mauvaises latéralisations.

Mais le pédiatre ne peut se borner à être celui qui fait accepter, tant bien que mal, un état de choses qu'il réprouve, il peut et il doit mettre en cause un certain nombre d'habitudes pédagogiques qui ne sont pas liées à des crédits ou à des locaux insuffisants.

Pourquoi enfermer nos enfants six heures par jour (et dans des locaux souvent bien tristes), alors que l'enseignement se fait à mi-temps dans presque tous les pays ?

Pourquoi, après l'épanouissement de la Maternelle, les jeux, les danses, les arts graphiques disparaissent-ils brusquement et quasi complètement de notre enseignement ?

Pourquoi ces notes chiffrées absurdement poussées jusqu'au quart de point, et ces classements dont tous les pédagogues de valeur ont dénoncé, depuis des dizaines d'années, la fausse précision et l'influence détestable ?

Pourquoi ces compositions, génératrices d'angoisses inutiles, et dont on sait que, dans les conditions où elles se déroulent, elles ne permettent qu'un jugement des plus discutables et auxquelles, pourtant, parents et enseignants s'accrochent avec une incompréhensible opiniâtreté ?

Les besoins intellectuels :

Le rôle essentiel de l'école est de satisfaire les besoins intellectuels de l'enfant. Sa curiosité et son désir de s'instruire sont énormes. Il aime observer, il a des goûts artistiques, il aime dessiner, peindre, il aime chanter, il aime écouter de la musique, etc. Si l'école est là pour répondre à ces demandes, n'oublions pas qu'elle n'est pas seule et que, dans sa vie familiale, dans ses jeux, dans ses rêveries, l'enfant se développe et s'instruit sans cesse. C'est pourquoi

il ne faut accorder à l'enseignement proprement dit, tel qu'on le conçoit dans nos écoles actuelles, qu'une place limitée, et penser à satisfaire aussi les autres besoins de l'enfant, parmi lesquels nous retiendrons le sommeil, le mouvement, le grand air, le rythme, l'abri et les alternances nécessaires entre les différents types d'activité.

Le sommeil :

L'endormissement et le réveil devraient être spontanés, surtout chez le petit enfant. Pour le coucher du soir, cela pose souvent, dans le jeune âge, des problèmes difficiles : en effet, le petit enfant fatigué s'énerve et a tendance souvent à lutter contre le sommeil, bien que son organisme éprouve réellement le besoin de dormir ; tous les parents savent que, de temps en temps, il faut imposer une heure de coucher. Des occupations calmes, quelques rites, chansons, histoires, etc., aident beaucoup à la mise au lit. Mais il faut savoir aussi que, pour le très jeune enfant, le sommeil est générateur d'angoisse, car il est vécu comme une séparation complète, un départ vers l'inconnu. Il a besoin, à ce moment, de sentir la sollicitude et la présence de ses parents. Enfin, les possibilités d'endormissement et la qualité du sommeil sont souvent la dépendance des activités de la journée. Toutes les causes de tension excessive se répercutent sur le sommeil ; lorsqu'un enfant a des difficultés à s'endormir, a un sommeil léger et agité, ce n'est pas en lui prescrivant des calmants qu'on résoudra la situation, c'est en cherchant ce qui, dans sa vie quotidienne, peut le troubler, le perturber, le contrarier. Et c'est souvent aussi lorsque les autres besoins, dont nous allons parler maintenant, n'auront pas été satisfaits, que peuvent apparaître des troubles du sommeil.

Les besoins de mouvement :

Citons Debré et Douady :

"Comme le jeune animal, le jeune enfant a un besoin absolu de mouvements. L'immobilité prolongée pro-





voque chez lui des troubles importants. Il s'agit d'un besoin organique, aussi profond que les besoins de sommeil et de nourriture. On sait d'ailleurs que la nutrition et le développement des muscles et des os sont différents selon que les muscles sont au mouvement ou au repos ; des troubles variés portant notamment sur l'ossification apparaissent chez des sujets que l'on est obligé de maintenir immobiles et allongés."

"A l'écolier, il faut invinciblement l'agitation, le cri, la respiration violente, l'activité du jeu. Cette activité un peu explosive et essentiellement libre n'est pas remplaçable par la leçon de gymnastique, ni par l'exercice sportif, car elle est la seule qui, précisément, met en jeu tous les muscles du corps dans un désordre utile."

Dans la vie d'un écolier, on peut distinguer schématiquement trois types d'activité : *l'étude*, nécessaire rement immobile, du moins dans les conditions actuelles de nos écoles ; *l'exercice physique*, sous la forme de leçons et de compétitions organisées, donc dans les "règles" et avec une certaine contrainte, et *l'activité physique absolument libre*, sans aucune contrainte. Ces types d'activité sont tous trois indispensables et doivent alterner de façon la plus heureuse et la mieux appropriée possible dans la journée de l'enfant.

Mais, encore une fois, la leçon d'éducation physique ou la séance de stade ou de piscine ne sont pas des récréations et ne remplacent pas les jeux libres, l'agitation spontanée en plein air ou dans des locaux appropriés dont nos enfants *ont besoin tous les jours et pendant plusieurs heures par jour*. Or, ce besoin fondamental est celui que le genre de vie actuelle dans les villes, et parfois dans les campagnes, brime le plus sévèrement. Nous avons connu encore, il y a 30 ou 40 ans, des cours de récréation où l'on pouvait courir, des rues où l'on pouvait jouer. des trottoirs où l'on n'était pas bousculé. La majorité

des enfants n'a même plus cela ; ne disposant pas de moyens de détente, ils supporteront plus mal la contrainte scolaire. Beaucoup de nos enfants sont, du matin au soir, contrariés de façon permanente, passant du logement trop petit et bruyant à la rue encombrée, aux transports bondés, et de ceux-ci à l'école surpeuplée. Les cours des immeubles sont, pour la plupart, fermées à leurs jeux ; les quelques espaces verts des villes sont des jardins bien ratissés, aux pelouses interdites, ou rien n'est prévu pour les jeux des enfants.

A ces besoins de mouvements, se rattachent les besoins suivants : *le besoin de rythme, le besoin de la vie au grand air, d'exposition à la lumière, de contact avec la nature.*

Besoin de rythme :

Il se rattache, d'une part au besoin de mouvement et, d'autre part, au goût de l'enfant pour la musique et le chant. Le sens et le besoin de rythme font partie intégrante du comportement humain.

Les danses, qu'elles soient rituelles ou d'amusement, ont toujours constitué une activité fondamentale des sociétés humaines.

Vie dans la nature, lumière, soleil :

L'enfant, comme ses parents, aime vivre au contact de la nature, non seulement pour se déplacer en liberté, respirer l'air et s'exposer au soleil, mais pour observer la vie végétale et la vie des animaux.

Une pulsion irrépressible pousse les citadins à quitter aussi souvent que possible leur ville, pour gagner,

même au prix de mille difficultés, un territoire campagnard, pendant leur fin de semaine ou pendant leurs vacances. Les fatigues entraînées par ces week-ends campagnards sont souvent mises en accusation par les enseignants et les pédagogues : les enfants sont incapables de travailler le lundi matin parce qu'ils ont passé la soirée du dimanche dans la voiture paternelle ou dans un train en rentrant d'une excursion ou d'un séjour à la campagne. Certes, il est regrettable qu'il faille conquérir avec tant de peine son dimanche aéré, mais il n'y a pas actuellement d'autre solution. Tant pis pour la fatigue du lundi, car le week-end à la campagne compense largement ses inconvénients ; c'est un facteur de rééquilibration pour l'enfant comme pour ses parents. Il est souhaitable que la structure des villes futures soit modifiée pour que la nature pénètre un peu plus entre nos murs de pierre. En attendant, nous sommes bien obligés de nous contenter de ce que nous avons et de l'utiliser comme nous le pouvons.

LE BESOIN DE LUMIERE SOLAIRE

est connu et ressenti profondément par les adultes et les enfants. Le médecin a souvent à intervenir pour que l'usage en soit rationnel et ne tombe pas dans des excès nuisibles.

LA QUANTITE DE TRAVAIL

A l'opposé de ce besoin d'exposition à la lumière, de vie à l'air libre, existe chez les enfants, comme chez beaucoup d'adultes, un goût pour ce que l'on appelle le "nid", c'est-à-dire un lieu abrité, qui ne soit pas exposé de façon continue à la lumière et en toutes directions, Il faut donc tenir compte de ce désir dans les constructions. Le désir de faire entrer la lumière et le soleil dans les locaux d'habitation et dans les locaux scolaires a conduit à des abus fâcheux et transforme certaines écoles et certaines maisons en verrières, en devantures de magasins, glaciales en hiver, brûlantes en été. On ne s'y sent pas à l'abri, on ne s'y sent pas protégé. Il serait souhaitable que les médecins aient parfois leur mot à dire sur les projets de constructions scolaires.

Repos et loisirs :

Nous avons déjà évoqué ce problème partiellement, lorsque nous avons parlé des besoins de mouvement, de détente, de vie dans la nature qui font partie des loisirs indispensables à l'équilibre de nos enfants. Mais, en plus, nos enfants ont besoin de connaître des périodes de repos tranquille, immobile. Ce besoin est variable selon les individus : on sait qu'il y a des enfants agités et que, par conséquent, les uns et les autres n'auront pas les mêmes exigences dans ce domaine. Ces loisirs calmes sont aussi de deux types : il y a les loisirs dirigés, qui sont une nécessité pendant une partie de la journée, car l'enfant a besoin qu'on s'occupe de lui, souvent pour lire ou raconter des histoires, proposer des jeux, etc. Mais il y a aussi des périodes où ils ont besoin de liberté totale pour ne rien faire ; il est bon de rappeler aux parents que, chaque fois qu'ils voient leur enfant inoccupé, rêvassant, il n'est pas indispensable qu'ils se précipitent sur lui avec les recommandations habituelles : "Tiens-toi droit ; "Puisque tu n'as rien

à faire, va donc me chercher un kilo de sucre" ou "Je ne peux pas supporter que tu restes à bayer aux corneilles". Chacun de nous a besoin, chaque jour, d'un peu de temps pour "bayer aux corneilles" et si, malheureusement, il trouve rarement ce temps, ce n'est pas une raison pour en priver ses enfants.

L'hygiène du travail chez l'enfant :

Il s'agit d'un chapitre totalement méconnu des responsables de la vie scolaire qui savent calculer une somme d'heures de travail par jour, par semaine, par an, pour les écoliers de tel ou tel âge, publient des programmes à apprendre ou à étudier dans un temps déterminé, sans tenir compte des possibilités réelles de l'enfant, d'où les absurdités que nous constatons dans les emplois du temps, soit dans la répartition des heures de classe dans la journée, dans la semaine, soit dans l'aménagement des vacances.

Pour un travail physique, on peut mesurer avec précision la quantité de travail fournie et la quantité d'énergie consommée par le travailleur, enregistrer les courbes de fatigue, mesurer le temps de repos optimum pour une bonne récupération des forces. On sait que chaque individu montre, dans ce domaine, une originalité remarquable et que les courbes d'ergométrie sont si particulières à chacun de nous, qu'elles définissent chaque individu avec autant d'originalité que ses empreintes digitales. Il est plus que probable qu'une individualité au moins aussi grande existe dans le domaine du travail intellectuel, mais il ne nous est pas possible de la mesurer. C'est pourquoi il est difficile d'apporter la preuve qu'un enfant travaille trop ou pas assez, et difficile de trouver, pour chaque enfant le rythme de travail le meilleur.

LA QUANTITE DE TRAVAIL

chez l'écolier n'est donc pas facile à apprécier. Elle résulte, en fait, de la somme de trois quantités différentes : *durée du travail, qualité du travail, vitesse du travail.*

Or, de ces trois critères, un seul est mesurable, c'est la durée. Or, nous savons bien que chronométrer le temps que l'écolier passe à sa table de travail, ne signifie rien. Il est évident qu'un enfant qui est bien



adapté à la tâche qu'on lui demande et qui travaille avec aisance, donnera en une heure un rendement très supérieur à ce que fera un enfant également doué, mais lent; il faut à celui-ci pour accomplir le même devoir, deux, trois ou même quatre fois plus de temps qu'au premier.

Et comment apprécier cette vitesse de travail? Tout au plus pourra-t-on comparer le temps que le même devoir demandera à différents élèves; mais, dans une telle mesure, que de causes d'erreurs, que de variables non mesurables, et même non détectables, interviennent pour modifier les capacités de travail de tel ou tel enfant selon l'heure, le jour, le type de travail demandé, les circonstances momentanées de sa vie affective ou de sa santé. La qualité du travail est mesurée quotidiennement par le maître, par les notes ou les appréciations qu'il donne aux devoirs écrits et à la récitation des leçons. Mais on oublie que ces appréciations n'interviennent qu'à la fin du travail. Elles ne jugent ni les méthodes de travail, ni la durée, ni l'importance de l'effort qu'il a fallu à l'élève pour parvenir à ce résultat.

Quant à la *fatigue* qui résulte de ce travail, elle dépend bien aussi des trois critères que nous avons définis, mais elle n'est proportionnelle à aucun d'eux. Elle n'est pas proportionnelle au temps. Celui qui rêve ou qui dort se fatigue moins que celui qui écoute. Le cours ennuyeux est fatigant, le cours bien fait est aisé à suivre. Elle n'est pas proportionnelle à la qualité: le travail fait avec plaisir et intérêt se fait sans fatigue et se fait bien. Elle n'est pas proportionnelle à la rapidité: certains exécutent vite et sans peine, une tâche dont d'autres ne feront que la moitié dans le même temps et avec beaucoup plus de peine; inversement, un travail bref et intense peut être plus fatigant qu'un effort calme et régulier.

Beaucoup d'enfants, normalement intelligents, de nature réfléchi, travaillent lentement et, dans notre système actuel sont, de ce fait, automatiquement pénalisés. Il y a, en France, une surestimation des individus rapides et s'exprimant avec facilité.

L'élève lent est souvent un élève qui réfléchit mieux; qui, s'il enregistre plus lentement, conserve souvent mieux ses connaissances. Or, il est astreint à suivre le rythme des autres, donc obligé de prélever sur le temps normal de ses loisirs, de son repos, de son sommeil, les heures de travail supplémentaires qui lui sont nécessaires pour se maintenir à ce rythme.



L'uniformité des programmes scolaires ne permet pas à ces élèves de suivre un régime plus lent, la seule possibilité pour eux étant, le cas échéant, de redoubler une classe, ce qui n'est pas une bonne solution.

Ainsi, il apparaît que la démarche de l'esprit de ceux qui ont la charge d'établir les programmes scolaires, consiste à déterminer une tâche à accomplir, sans se préoccuper du temps nécessaire pour l'accomplir dans de bonnes conditions, ni de ce que le temps passé à ce travail enlève aux autres occupations indispensables à l'équilibre de l'enfant: sommeil, détente, jeux, activités artistiques.

Il nous semble que la démarche logique serait d'abord d'additionner les heures indispensables aux besoins à satisfaire; le temps qui restera pourra être consacré au travail scolaire. On pourra alors déterminer ce que chaque enfant, selon son tempérament, sa rapidité et sa maturité, est capable de faire pendant ce temps, qui doit être respecté au même titre que l'horaire de travail des adultes. Il sera nécessaire alors, de se préoccuper de la *répartition* de ce temps de travail dans la journée, dans la semaine, dans l'année.

Parvenu au terme de cette revue très succincte des réflexions que les habitudes scolaires françaises peuvent inspirer au pédiatre, je m'aperçois, en relisant mon texte, qu'un mot revient constamment sous ma plume: c'est l'adjectif *absurde*. Et je constate que, chaque fois que je l'ai employé, je ne trouve pas d'autre terme à lui substituer: Oui, les horaires, les programmes, les méthodes pédagogiques, la sélection des élèves, la durée des vacances, et bien d'autres choses encore, sont *absurdes* dans nos écoles. Et beaucoup d'entre elles pourraient se corriger, sans investissement particulier, sans constructions nouvelles. Le plus surprenant est, que tous ces défauts n'apparaissent pas de façon évidente à tous, comme ils nous apparaissent à nous, médecins. C'est pourquoi il nous faut nous employer, partout où nous en avons l'occasion, dans l'intimité de notre cabinet de consultation, ou sur la place publique, à dénoncer ces abus et à contribuer à les faire disparaître.

Docteur Guy VERMEIL
La revue de pédiatrie — numéro 23 (Juin 68)

De la discussion avec le docteur, notre invité, nous extrayons ce qui suit, pour compléter l'étude précédente :



Les besoins psycho-affectifs :

“Deux éléments me semblent très importants au niveau des besoins psycho-affectifs : LA SECURISATION et L'ECOUTE de l'enfant.

On a vraiment l'impression aujourd'hui qu'il n'y a plus grand monde qui écoute les gosses, qui a le temps de les écouter, parce que les structures familiales se modifient, parce que la mère travaille et rentre tard le soir, parce que le gosse rentre de l'école et reste seul, parce que — je vous parle là, à travers mon expérience de zupien — les grands-parents (qui avaient un rôle tellement important auprès des enfants) ça n'existe plus, etc. Ensuite il y a cette fameuse télé qui envahit tous les foyers.

C'en est étonnant. Quand le médecin arrive, c'est tout juste si la mère peut se lever pour vous montrer l'enfant malade ; les autres restent collés à leur vitre, le père, en particulier, ne se sent jamais concerné par la maladie de son gosse. On en arrive à des choses extrêmes : une fois, j'étais en train d'examiner un enfant quand la mère me l'a enlevé pour le conduire devant la télé... Elle m'a expliqué : c'était l'heure de Nounours... Nounours passait avant la visite du médecin. C'est un problème important qu'il ne faudrait pas négliger.

Ensuite il y a ce problème de la mère qui n'a plus le temps d'être attentive à son enfant parce qu'elle travaille, chez elle et au dehors. A côté de ça, il y a souvent effacement progressif de l'image du père. Avant, le père c'était le seul élément stable, c'est-à-dire que c'est sur lui que reposait toute la cellule familiale, c'est lui qui luttait seul au dehors pour apporter ce qu'il fallait pour manger à la famille. Cette image valorisante du père est en train de diminuer alors qu'augmente celle de la mère qui arrive en fait, au point de vue psychologique, à suppléer le père parce qu'elle tient une place prépondérante tant sur le plan éducatif que professionnel ou familial. Or, c'est un peu dommage. Autant l'enfant jeune a besoin de sa mère, autant, en grandissant, ce besoin va décroître en même temps que le besoin du père garde cette espèce de prépondérance sur le foyer qui, actuellement, paraît lui faire de plus en plus défaut.

L'utilité de la fratrie et des grands-parents est aussi très importante. Autrefois, dans la structure familiale classique qui allait du nourrisson à l'aïeul, l'enfant trouvait un terrain d'affrontement sécurisant qui lui permettait de se préparer à toutes les agressions extra-familiales.

Les besoins sensoriels :

C'est une idée - celle de l'épanouissement des sens - à laquelle je tiens beaucoup.

L'ENFANT DOIT TOUCHER, SENTIR, VOIR, ENTENDRE, ECOUTER LE PLUS POSSIBLE. Il faut qu'il découvre son schéma corporel et il faut qu'on respecte l'éveil de toutes ses possibilités. Il faut qu'il ait un contact fréquent avec la nature, que ce soit pour lui un affrontement compétitif dans lequel il apprendra l'effort, la patience. J'enfoncé un peu des portes ouvertes mais ce ne sont pas toujours

des évidences pour les parents. A côté des contraintes qu'il a, il doit avoir des TEMPS DE LIBERTE TOTALE pour se livrer à tout ce qu'il a envie de faire.

Les parents doivent participer à leur découverte de la nature et les stimuler si c'est possible.

A mon avis on en est à une situation très grave : on pense surtout au manger et au savoir pour les enfants alors qu'ils réclament souvent tout autre chose et que pour ça il est notre maître car il sait très bien qu'il y a toute une partie de nous-mêmes que nous négligeons ou que nous inhibons : celle des découvertes sensorielles, d'une certaine vie sensorielle. D'ailleurs c'est extraordinaire, comme le gosse connaît ses limites : quand il est fatigué, il s'arrête, il se met dans un coin à ne rien faire ou il dort. Et il se rend compte aussi que le manger est une chose bien secondaire et que le savoir, on peut le laisser à sa juste place."

Cette allusion à la nourriture nous incite également à reproduire ce que le docteur nous en a dit :

"L'enfant ressent des besoins de manger, mais il ne les ressent pas du tout comme un adulte, c'est même quelque chose de très différent, il faut le savoir. Il sait lui-même équilibrer sa ration, c'est pourquoi il faut respecter les désirs alimentaires des enfants. Par exemple les américains ont fait les constatations suivantes à propos des enfants déshydratés auxquels on doit faire passer, par voie buccale ou par voie veineuse, des solutions salées, sucrées ou bicarbonatées : le jeune enfant (pas le nourrisson) est capable de savoir ce qu'il lui faut comme solution, ce qui montre que, très tôt, l'enfant arrive à connaître ses besoins.

De même, il faut respecter pour l'enfant la fragmentation des repas. Il n'a pas la même notion que nous du bon déjeuner, du bon repas à midi, du bon souper, etc. Et il faut respecter leur mode d'alimentation, leur permettre de faire 4 ou 5 repas par jour s'ils le veulent. Il faut de même respecter les goûts des enfants. Les parents projettent souvent leurs désirs sur leurs gosses et veulent qu'ils obéissent à une norme d'alimentation... Cela n'a aucune valeur pour l'enfant : du moment où on lui présente une nourriture variée, il saura toujours y puiser ce qu'il lui faut au moment où il le lui faut. En fait il est beaucoup plus sage que nous sur ce plan-là".

Docteur Guy CAUSSE
38 - EYBENS

Nous ne prétendons pas avoir là une étude exhaustive des besoins de l'enfant : nous apportons seulement notre contribution au chantier. Mais il faudra continuer et tout apport supplémentaire sera le bienvenu. Car il faut inlassablement dénoncer les scandaleuses conditions faites aux enfants des écoles de villes, des maternelles et des CES encore : aucune réforme de l'Education nationale ne sera valable et ne pourra prétendre à une éducation authentique, si elle ne donne d'abord aux enfants le cadre conforme à leurs besoins fondamentaux, qu'il nous faudra sans cesse mettre en évidence.

Transmis par le groupe départemental 38